

Collection **L'Imaginaire**

Jeanne Galzy

LES ALLONGÉS

Préfaces de Monica Sabolo
et Alice Zeniter

Gravures d'Andrée Sikorska



Gallimard

Gravures intérieures © Andrée Sikorska/droits réservés.

*Nous avons cherché en vain les ayants droits d'Andrée Sikorska,
un compte leur est ouvert aux éditions.*

*© Éditions Gallimard, 1975, pour la présente édition ; 2023, pour les préfaces.
Première publication en 1923 aux Éditions Rieder.*

Jeanne Galzy, de son vrai nom Louise Jeanne Baraduc, est née à Montpellier en 1883 d'un père grossiste en mercerie et d'une mère protestante et poétesse. Élève excellente, elle étudie à l'École normale supérieure de Sèvres et est reçue à l'agrégation, parcours rare à l'époque pour une jeune fille de province. Elle publie quelques poèmes au *Mercure de France* et à la NRF, puis son premier roman, *L'ensevelie*, en 1912.

En 1915, elle commence à enseigner au lycée de garçons de Montpellier, une première pour une femme. Elle est malheureusement très vite atteinte par une tuberculose osseuse et doit renoncer pour un temps à son métier et supporter une longue convalescence. C'est à ce moment qu'elle écrit *Les allongés*, qui reçoit le prix Femina en 1923. Sa carrière d'autrice est lancée. Elle sera en parallèle professeure jusqu'à sa retraite.

À sa mort en 1977, elle aura publié près de trente romans dont *Jeunes filles en serre chaude*, *L'initiatrice aux mains vides* ou la tétralogie *La surprise de vivre*, ainsi que du théâtre, des biographies et des essais. La critique souligne la riche documentation de son œuvre, le soin apporté à la construction de personnages féminins complexes et un intérêt particulier pour les sujets qui animent les femmes de son temps.

Capable de rebondir d'un genre à un autre avec succès, moderne, Jeanne Galzy est une pionnière de l'écriture du désir des femmes et de la détresse lesbienne. Sa liberté et son goût pour les sujets non défrichés font d'elle une grande écrivaine. Pourtant lue par Colette et Marguerite Yourcenar, Jeanne Galzy a injustement été oubliée.

1

VOIR CE QUE LES AUTRES NE VOIENT PAS

« J'ai peur de la vie ! » s'exclame la narratrice des *Allongés*, hospitalisée à Berck, pour une tuberculose osseuse, et cette phrase résonne en nous de façon secrète. Tandis qu'elle regarde défiler les saisons, en compagnie d'autres malades, installés dans des gouttières, « demi-cercueils tellement trop étroits pour la vaste souffrance », elle voit avec angoisse approcher le temps de la guérison, celui où elle va « devoir redescendre vers la vie des vivants ». Mais nous tous, les femmes intactes, les bien portants, les autres, tous les autres, ainsi qu'elle les désigne, ne sommes-nous pas également terrifiés par l'idée d'une existence banale et bruyante ? « Comme je comprends les femmes d'autrefois qui, lasses ou déçues, se réfugiaient dans les cloîtres », ajoute la narratrice. Ce désir de s'extraire, de franchir une lisière pour trouver un refuge, hors du monde, qui ne l'a pas connu ?

C'est toute la beauté et la puissance du texte de Jeanne Galzy : embrasser nos vulnérabilités, celles d'êtres fragiles emprisonnés de gaines de plâtre, mais aussi celles des

visiteurs, qui ne font que passer, inconscients de la liberté que leur offre leur santé, détournant leurs yeux du malheur. Les allongés connaissent le « pouvoir mystérieux du mal », celui qui déchire le voile et laisse percer la lumière. « Ici, si près de la mort, j'ai trouvé la vie véritable, déclare encore la narratrice. Mon cœur a contenu ce que ne pourrait contenir une étreinte, et, silencieusement, j'ai porté en moi une fraternité qui m'a unie à tous les êtres, une pitié qui m'a semblé s'étendre sur tout l'univers. »

Cette humanité bruissante, poétique, se déploie sous les magnolias du jardin, où l'on installe les malades l'après-midi. Ils y goûtent à la joie d'un éclat de ciel entre les branchages, des feuilles remuant sous le vent, des corolles de pétunias qui s'envolent tels des papillons clairs. Le monde s'offre aux allongés comme à nul autre. Laissés là, semblables à des enfants abandonnés dans un coin, ils voient ce que les autres ne voient pas. Le renoncement, le courage, le chemin intérieur qu'ils se doivent d'emprunter pour ne pas devenir fous leur permettent d'accéder à la sensation d'un monde vibrant, splendide et déchirant. Oubliés de tous, ils conversent jusqu'au crépuscule, s'interrogent sur le sens de leur maladie, en contemplant un ciel étoilé. La langue de Jeanne Galzy est aussi délicate que ces soirées, où l'on entend la mer, derrière la haie, et les rires d'adolescents gracieux. L'écrivaine fut elle-même hospitalisée durant trois ans, à Berck, pour une tuberculose des vertèbres, et il est difficile de ne pas la confondre avec sa narratrice, cette âme passionnée et rêveuse. Mais sa force, sa sagesse, sa peur nous parlent avant tout de nous-mêmes, que nous soyons malades ou bien portants. Nous approchons d'une vérité que l'on effleure et qui s'échappe. Quelque chose s'adresse à nous, nous éveille, ouvre une porte dérobée, et nous rend infiniment vivants. « Il y a au fond de la douleur un pouvoir de joie qui lentement te sera perceptible », nous dit Jeanne

Galzy. Un instant, on le ressent, puis tout disparaît. Reste une fiévreuse beauté, qui palpite et retourne le cœur.

L'autrice fut elle aussi, d'une certaine façon, oubliée dans un coin. Qui se souvient aujourd'hui de ses romans aux titres si beaux ? *L'ensevelie*, *L'initiatrice aux mains vides* ou *Jeunes filles en serre chaude* sont tombés dans l'oubli. Sa langue poétique est pourtant d'une remarquable modernité, ses personnages tourmentés nous ressemblent. Elle entretenait une correspondance avec Colette, et était encensée par la critique. En 1923, elle décrocha le prix Femina pour *Les allongés* devant Henry de Montherlant et Joseph Kessel. Elle fut plus tard membre du jury. Il est temps aujourd'hui de la remettre dans la lumière. « Nous sommes comme un héros de tragédie qui aurait tendu son âme vers un idéal sublime et qu'on jetterait soudain, hors du palais de sa griserie sentimentale, pour l'envoyer dans les rues mornes gagner son pain », écrit Jeanne Galzy dans *Les allongés*. Sortons-la du palais endormi où elle a résidé tant d'années, ouvrons-lui un chemin dans les rues illuminées.

MONICA SABOLO

TOUT SE DÉFAIT EN MOI

Je ne sais pas si un livre peut remonter du siècle dernier, traverser cent ans comme on regagnerait une surface lointaine, sans que ses pages se soient agglomérées en un objet différent, qui n'est plus juste le texte, qui est aussi l'âge du texte, son vieillissement loin de nous, le charme que les ans lui confèrent, l'étrangeté aussi, les références qui ne sont plus compréhensibles et qui hérissent le livre comme des berniques minuscules. *Les allongés* est publié en 1923. Était-il moins étrange, alors ? La Première Guerre mondiale est toute proche et les corps martyrisés par les années de combats, de froid, de gaz et de boue peuplent les rues et les chambres. Leurs silhouettes aux angles étranges ont dû être des spectacles plus communs à l'époque qu'aujourd'hui.

Quand j'ai ouvert le roman, j'avais déjà cherché - incapable de me contenter des quelques lignes sur la quatrième de couverture - à savoir qui était Jeanne Galzy, à quel moment de sa vie elle avait écrit ce texte-là. Née en 1883, elle avait quarante ans, elle était jeune autrice encore : la plupart de ses textes ont été publiés après ce roman et jusqu'à la fin

de sa longue vie (elle est morte à 93 ans). Le livre m'arrive chargé aussi de la vie de son autrice, dissous dans elle - à moins que ce ne soit l'inverse. De ça, je m'excuse : peut-être auprès des lecteurs et lectrices, possiblement proustiennes contre Sainte-Beuve, peut-être auprès des mânes de Jeanne Galzy qui répugnait à ce qu'on lise ses livres à travers le prisme autobiographique. Autant qu'il est possible, je ferai comme si la narratrice à la première personne des *Allongés*, celle qui souffre de la maladie de Pott (comme Galzy), qui vient de Montpellier (comme Galzy) et qui écrit (comme Galzy), n'était pas Jeanne Galzy. Je l'appellerai la Narratrice, en essayant de ne pas replier la vie de l'autrice sur le personnage - et j'échouerai probablement.

Le roman se passe à Berck, une ville décrite comme un alignement de maisons pour malades, gardé aux deux extrémités par des hôpitaux effrayants, les « grandes casernes de souffrance où sont entassées les misères doubles d'unir la maladie à la pauvreté ». C'est dans une de ces bâtisses, la Maison des Sables, que sont rassemblés les *Allongés*, accidentés, malades ou blessés de guerre. Écrire sur eux semble, à première vue, un programme assez difficile puisqu'il s'agit d'écrire sur celles et ceux qui n'ont plus aucune agentivité, ceux qui « font signe » pour qu'on les emporte, celles qu'on descend à horaires fixes, qu'on nourrit, qu'on lave, qu'on panse et qu'on perce. Ils vivent un monde de passivité et de répétition qui paraît se prêter bien mal au roman. Pourtant, Galzy fixe sur ces personnages-là et eux seuls l'intensité de son écriture. Elle va jusqu'à gommer le personnel de la Maison des Sables à l'origine des mouvements répétitifs : les employés deviennent des « souliers », des bruits de pas, ils sont les porteurs qui escamotent les cadavres et mènent les mères éplorées vers la sortie, ils ne sont personne, ce n'est pas leur histoire. *Les allongés* décrit un univers étroit, fait de cadres, de roulettes, de lits

et de chariots, ordonné autour de ce constat qui surprend la Narratrice elle-même : « Comme il faut peu d'espace pour vivre ! » Même le regard des Allongés est limité, le maintien de la tête ou d'une partie du corps empêchant de se tourner, de se pencher pour voir où l'on veut. Il faut en recourir aux miroirs, et les petits morceaux de monde aperçus dans les facettes brillantes sont scrutés avec une attention toute particulière. Les oiseaux, la lumière, les visages des autres, plus ou moins discrètement. Le livre est plein de cette sensualité exacerbée qui s'attache aux détails, au peu qui parvient. Le vent, la lumière et les différentes qualités de la nuit sont partout, décrits, notés, encore et encore. Le vent, comme les petits miroirs que chacun trimballe, permet d'échapper un peu à la stase : il apporte les parfums et les odeurs de fleurs lointaines et donc invisibles, de la mer, et les bruits du violon joué pour ceux qui dansent encore. Ce sont ces bribes qui forment « la couleur spéciale des mois ».

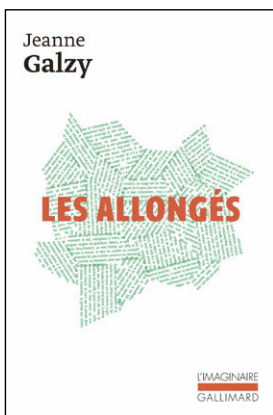
La Narratrice ne fait pas vraiment partie des Allongés, si l'on veut s'en tenir à la définition stricte : elle peut marcher - certes avec une canne et le buste emprisonné dans une gaine, mais elle se déplace seule. Elle fait partie de ceux qu'on surnomme « les vivants » dans la Maison des Sables, parce qu'ils peuvent, au moins de loin, donner l'illusion de la santé. Elle est sur le seuil de deux mondes : le mobile et l'immobile, elle est notre introduction, au sens propre, dans le monde des Allongés puisque le roman commence par son entrée dans la Maison. Pourtant, c'est bien du côté des malades qu'elle se place, dans cette écriture du monde par blocs que propose le livre : « eux » d'un côté (les bien portants), « nous tous » de l'autre. Il ne faudrait pas en déduire qu'il s'agit de camps adverses, « eux » contre « nous ». Cette adversité est impossible : « eux » ne pensent tout simplement pas à « nous ». Ils vivent, quelque part, au loin, et, croyant que les Allongés ne vivent pas, ils écrivent peu,

Préfaces de Monica Sabolo et Alice Zeniter

Après un premier roman publié en 1912, Jeanne Galzy se trouve atteinte de la maladie de Pott, une tuberculose osseuse qui la condamne à rester alitée, immobilisée par une gaine de plâtre. Ce drame lui inspire *Les allongés*, qui reçoit le prix Femina en 1923.

Le roman s'ouvre et se ferme au printemps, dans un sanatorium de Berck, la Maison des Sables. La narratrice évoque au fil des pages son long séjour aux côtés des « allongés », souffrant comme elle d'un mal qui les maintient à l'écart de la vie. Avec une lucidité foudroyante, l'héroïne décrit ces amitiés liées dans l'épreuve.

Juste et poétique, l'écriture de Jeanne Galzy nous offre une réflexion atemporelle sur la douleur, le corps et le prix de l'existence. Et si ces « demi-vies » nous apprenaient à mieux saisir la poésie de l'éphémère ?



Les allongés
Jeanne Galzy

Cette édition électronique du livre
Les allongés de Jeanne Galzy
a été réalisée le 27 avril 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073027092 – Numéro d'édition : 598760).
Code produit : U57671 – ISBN : 9782073027122.
Numéro d'édition : 598763